engourdissent d'une façon déplorable ; ils ne sont que des mercenaires, et les mercenaires de ces pays-ci sont payés pour ne rien faire. Que n'avons-nous deux ou trois Frères vigoureux et intelligents ; les Pères pourraient alors, selon leur vocation et selon les désirs de nos supérieurs, ne s'occuper du temporel que pour donner la direction nécessaire.

M. Philipps, faisant fonction d'agent pour les Indiens, m'assure qu'il sera facile d'obtenir du gouvernement l'autorisation d'ouvrir une école subventionnée pour les indigènes.....

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

COCCOLA, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Cette seconde lettre, de date plus récente que celle qu'on vient de lire, remonte pour les faits qu'elle rapporte, à la première obédience du P. COCCOLA pour la Mission des Kootenays, et elle pousse sa relation jusqu'en décembre dernier, avec une simple mention, en passant, des faits que nous connaissons déjà. Ce ne sera donc pas nous répéter que de la reproduire en entier.

Mission de Saint-Eugène, pays des Kootenays,
Colombie Britannique, le 10 décembre 1888.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a un peu plus d'un an, je recevais mon obédience pour la Mission de Saint-Eugène, chez les Kootenays, en remplacement du R. P. FOUQUET, appelé à New-Westminster. Je hâtai mon départ de Kamloops, où j'étais alors, afin de prévenir, si c'était possible, les difficultés de route que la saison déjà avancée allait multiplier sous mes pas. Je voyageais avec le R. P. BAUDRE.

Après un parcours d'environ 200 milles en chemin de

fer, nous arrivâmes dans une région couverte de neige; les montagnes avaient pris leur costume d'hiver, et la rivière Colombie disparaissait sous une couche de glace, trop faible pour nous porter, trop forte pour laisser un libre cours à la navigation. Il était donc impossible de poursuivre notre voyage par eau, ainsi que nous nous l'étions proposé, difficile et dangereux de le continuer par voie de terre, à cause de l'état des sentiers, abrupts et glissants; donc pas d'autre alternative que d'attendre le dégel ou de rebrousser chemin. Nous attendîmes d'abord pendant quelques jours sous le toit hospitalier d'une famille catholique, non loin du chemin de fer, et là l'une de nos meilleures consolations fut de pouvoir dire la messe tous les jours, grâce à ma chapelle portative, dont je ne me sépare guère.

Cependant le R. P. Baudre, avec ses soixante-treize ans, ne comptant plus sur le retour d'un temps assez beau pour achever le long trajet qui nous restait à faire, revint sur ses pas. Plus jeune et plus ingambe, partant plus aventureux, je persistai à attendre une chance qui, en effet, ne tarda pas de se présenter. Des sauvages, retournant de la chasse, se dirigeaient en caravane vers le centre de la Mission; je me joignis à eux, ou ils s'associèrent à moi, et nous marchâmes de compagnie sept jours durant, par d'étroits et rudes sentiers, à travers les montagnes. J'arrivai enfin, harassé de fatigue, à la porte du presbytère, où tout fut promptement oublié. Avec quelles démonstrations de joie je fus reçu, je le laisse à penser.

Le district de Kootenay est situé au sud-est de la Colombie britannique; il est séparé du vicariat de Saint-Albert par les Montagnes Rocheuses et des autres districts de la Colombie par les monts Selkirk, ce qui a rendu jusqu'ici nos communications avec le reste du monde assez difficiles; nous ne recevons le courrier et ne pou-

vons le réexpédier qu'une fois par mois. Notre district ressemble à un grand triangle dont la base, de 150 milles d'étendue, reposerait sur le 49e degré de latitude, ligne frontière des États-Unis, et dont l'un des côtés s'appuyerait aux Montagnes Rocheuses.

La résidence des missionnaires est presque au centre du district, dans une vallée fertile, arrosée par la rivière Sainte-Marie, à une altitude de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à la base de grands pics qui, comme des remparts crénelés, de 7000 pieds de haut, nous protègent contre les vents du nord et de l'est. Non loin de là, en traversant la montagne de Smet, ainsi appelée en souvenir du grand apôtre de ces contrées, on peut voir encore une croix que le saint missionnaire planta en 1845 au milieu de ces peuplades, naguère infidèles et ramenées par lui à la foi de Jésus-Christ comme aux pratiques de la vie chrétienne.

Peu de temps après mon arrivée dans ce pays, le R. P. Fouquet, m'ayant mis au courant des affaires, faisait ses adieux à la Mission, terre sanctifiée par quatorze années d'une dure existence et de pénibles travaux, chrétienté qu'il avait aimée d'un amour d'apôtre et pour laquelle il s'était sacrifié jusqu'à ignorer le repos. Les sauvages au cœur d'airain, même quand ils sont bons chrétiens, se montrèrent touchés et reconnaissants, ils voulurent l'accompagner à plusieurs heures de distance.

Les fêtes de l'Immaculée Conception et de Noël approchaient. Ayant affaire à un peuple peu communicatif, et n'ayant moi-même pour instrument de communication qu'une langue qui ne s'apprend pas en un jour, je me trouvai au début en face de grandes difficultés. Les sauvages avaient coutume de s'approcher des sacrements en ces solennités. Je me mis à l'œuvre : j'étudiai un examen de conscience et un questionnaire que m'avait légués le

R. P. Fouquet, et en quelques semaines, Dieu aidant, j'en sus assez pour entendre les pénitents qui se présentèrent au nombre d'environ 300. Nous avons eu plus de 200 communions aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Si nos sauvages n'ont pas beaucoup de cœur, ils ont, avec un esprit assez ouvert, de l'application et de la ténacité dans la conduite. C'est un fait, qu'ils ont admirablement profité des solides instructions des missionnaires qui ont passé au milieu d'eux. Un blanc disait à un sauvage : « Pourquoi est-ce que tu ne manges pas de viande le vendredi? Le bon Dieu n'a jamais défendu cela ; c'est une loi faite par les prêtres.— Je sais cela aussi bien que toi, répondit celui-ci ; mais il semble que tu ignores ce que Jésus-Christ a dit aux apôtres : « Celui qui vous écoute m'écoute, « celui qui vous méprise me méprise. »

Quand nous ne sommes pas occupés aux travaux de notre saint ministère, nous nous livrons aux travaux des champs. La mission possède une quarantaine de bœufs et une vingtaine de chevaux. C'est un petit revenu, sans lequel nous n'aurions pas de quoi vivre ; le champ et le moulin nous donnent le blé et la farine en abondance.

Après avoir confié à nos sillons et à la bénédiction de Dieu l'ensemencement de nos 50 arpents de terre, j'allai prendre part à la retraite annuelle prêchée à New-Westminster par le R. P. Mac-Guckin, sous la présidence de nos vénérés prélats. J'ai fait 600 milles pour m'y rendre : c'est ce qui s'appelle, je pense, correspondre à l'appel de la grâce.

La retraite finie, Monseigneur me donnait ordre de visiter encore une fois les catholiques échelonnés sur la ligne du chemin de fer, mission que j'avais remplie les trois dernières années.

Enfin, à mon retour, vers le mois de juillet, la moisson

jaunissante attendait la faux, et nous nous mettions aussitôt à l'œuvre.

Sur ces entrefaites, les sauvages de la Plaine-du-Tabac, autre moisson bien loin d'être mûre et qui ne mûrit pas toute seule, m'envoyèrent chercher, pour leur donner les exercices de la Mission. Je ne me le fis pas dire deux fois, et en seize heures je franchis à cheval les 75 milles qui nous séparent du camp sauvage.

Une salve de mousqueterie me fut décernée en signe de bienvenue; mais, si nos Kootenays de Tabacco-Plain ont de la poudre à dépenser, ils n'ont ni église ni presbytère à m'offrir. Bien différents de leurs frères de Saint-Eugène, ils sont ignorants des vérités de la foi, attachés encore à quelques superstitions païennes et surtout aux vices d'une civilisation qui semble s'être promis de ne leur enseigner que ce qu'elle a de mauvais. Situés comme ils le sont sur la ligne frontière des États-Unis, ils ont sous les yeux les plus déplorables exemples ; ils sont adonnés à la boisson, aux jeux de hasard et naturellement à tous les autres désordres que ces premiers débordements entraînent.

J'eus bien de la peine à réunir mes *moutons* éparpillés de l'autre côté de la ligne et mêlés avec les sauvages des États-Unis connus sous le nom de *renégats*. De ceux-ci ils ont accepté la détestable coutume de se tatouer le visage, ce qui les rend hideux à voir et d'un aspect féroce. Deux d'entre eux venaient d'être pendus par les blancs, pour quelque forfait sans doute, et leur parenté, poussée par l'esprit de vengeance, avait porté le ravage parmi les troupeaux de bœufs de la partie adverse. Seule la force armée pouvait rétablir l'ordre, et elle était attendue tous les jours.

Après une semaine de prédications et de catéchismes, mes sauvages, avant de s'approcher des sacrements, ont

allumé un grand feu, et y ont jeté solennellement leurs cartes, leurs osselets et autres instruments de jeu ; ils ont promis de bâtir une église et des demeures autour d'elle; ils auraient bien voulu me retenir; je leur ai fait espérer que, lorsqu'ils auront une église, ils recevront plus souvent la visite du prêtre.

De retour à mon quartier général, vers la fin d'août, j'en repartais les premiers jours de septembre, pour me rendre dans le Sud-Ouest, chez les *Flat-Bows* et les mineurs de cette région, disséminés sur les bords du lac Kootenay. Après avoir fait 100 milles à cheval, je m'embarquai sur un des bateaux qui sillonnent le lac. Je fis connaissance, dans cette courte traversée, avec quelques-uns des principaux propriétaires des mines, parmi lesquels on compte des catholiques, et je les intéressai à l'œuvre de civilisation chrétienne que je poursuis, non sans quelques résultats pour le succès de leur entreprise. Ils me promirent de seconder mes efforts dès que leurs affaires seraient en bonne voie. Par la même occasion, j'entrai en relation avec quelques capitalistes américains venus pour acquérir des mines. On se promet de voir, l'année prochaine, surgir des villes dans la solitude, et les rochers se transformer en magnifiques habitations. Un projet de chemin de fer a été fait ; il traverserait le district de la Mission, et en changeant pour nous les conditions de la vie matérielle, il nous rendrait bien plus faciles aussi les travaux du saint ministère.

Les Flat-Bows, situés, comme leurs congénères de Tabacco-Plain, sur la frontière des États-Unis, ne valent guère mieux que ceux-ci. Adonnés au jeu, ils négligent la chasse et n'ont aucun goût pour l'agriculture. Dans tout le camp, vous n'auriez pas trouvé une poignée de farine ; le reste à l'avenant. C'était la misère extrême. Aussi, pour ne pas leur imposer une charge trop lourde,

ai-je dû abréger autant que possible mon ministère parmi eux. J'y ai néanmoins consacré assez de temps pour obtenir qu'avant de s'approcher des sacrements — ce qu'ils ont fait en grande majorité — ils brûlassent leurs cartes, et aussi pour établir parmi eux une organisation de surveillance, exercée par les chefs et par des agents de police que nous appelons d'un nom anglais *watchmen*. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que les cartes n'ont pas reparu dans le camp. Daigne le sacré Cœur de Jésus accorder à nos convertis la grâce de la persévérance.

Vous serez peut-être étonné, mon très Révérend Père, d'apprendre que nous imposons certaines conditions avant d'admettre, je ne dis pas à la communion, mais à toute participation aux sacrements, y compris le sacrement de pénitence. D'abord, comme il s'agit d'obtenir le désaveu de certains péchés publics, nous sommes en droit d'exiger qu'il soit fait publiquement et avant la confession. Nous faisons comprendre à ces pauvres esclaves de la passion, qu'il serait bien inutile de se confesser si, publiquement,ils ne changeaient pas de mœurs et ne réparaient pas le scandale de leur vie passée. De plus, nous pouvons d'autant mieux appliquer à la lettre cette règle de la théologie, que nos pauvres sauvages, mus par un sentiment de la bonne nature, non moins que par la grâce de Dieu, tiennent presque autant à se confesser qu'à communier, et ils sont aussi mortifiés de se voir repoussés du saint Tribunal que de la Sainte Table. Quelle leçon pour nos mauvais chrétiens!

Ces quelques lignes vous donneront une idée, mon très Révérend Père, du champ confié à nos soins par le Père de famille. En mon absence, le R. P. Richard et le F. Burn mènent de front le temporel et le spirituel de la Mission dans les quartiers du centre.

A l'intérieur de la maison, nous tâchons de suivre la Règle d'aussi près que possible. Tous les soirs, après la prière, nous lisons le point de méditation. Celle-ci est faite en commun tous les matins, très exactement. La retraite du mois a lieu nonobstant nos occupations multipliées. Il faut bien que, pour donner la vie, nous la puisions en Dieu.

Nous avons célébré cette année-ci la fête de l'Immaculée-Conception avec la plus grande pompe. Plusieurs sauvages se sont approchés des sacrements, et je signale en particulier une congrégation de femmes, établie autrefois par le R. P. FOUQUET et dont les *Annales* ont déjà parlé, pour veiller aux besoins spirituels et temporels des nouveau-nés, et notamment pour leur conférer le baptême en l'absence du prêtre et en cas de danger de mort.

Déjà plus de 300 sauvages sont groupés autour de nous; ils ont suspendu leur carabine et pris le chapelet. Les exercices préparatoires aux fêtes de Noël vont commencer ; plus de 400 personnes y prendront part (1). A cette occasion, nous donnons à notre petit peuple deux instructions par jour, deux leçons de catéchisme et une répétition de chant ; tous les travaux extérieurs sont suspendus ; on ne pense plus qu'au bon Dieu, et chacun ne travaille qu'à préparer en son âme une demeure et en son cœur un berceau à Jésus, naissant dans l'étable et couché dans la crèche. Si la vie a ses fatigues, il faut reconnaître et affirmer bien haut qu'en dédommagement de toutes ses peines, le missionnaire goûte ici des consolations ineffables. Bientôt nous espérons enrichir notre modeste église de quelques objets auxquels, dans notre simplicité, nous attachons un grand prix. Nous attendons

(1) C'est l'annonce, avec accroissement dans le nombre des fidèles, des scènes que nous avons vu se produire l'année précédente et décrites ci-dessus dans la lettre à Mgr D'HERBOMEZ.

une cloche de 400 livres, 6 chandeliers gothiques et un bel enfant Jésus pour le jour de Noël.

Lorsque cette lettre vous sera remise, mon très Révérend Père, il ne sera pas encore trop tard pour vous dire les vœux et les souhaits que nous formons pour vous et que nous déposerons aux pieds du divin Enfant ; il daignera les entendre et les exaucer. Ainsi nous espérons que l'année nouvelle sera pour vous une année de contentement et de bénédictions.

Vous priant de nous bénir et de bénir nos travaux, j'ai le bonheur d'être, mon très Révérend Père, votre enfant tout dévoué en N. S. et M. I.

COCCOLA, O. M. I.

PROVINCE DU CANADA.

SCOLASTICAT D'ARCHVILLE.

Archville, le 29 janvier 1889.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le bienveillant accueil que vous avez fait aux notes que je vous envoyai sur Belcamp-Hall, il y a quelques années, m'encourage à renouveler le même essai sur Archville. Mon premier travail, il est vrai, n'a pas porté bonheur à la résidence qui en était l'objet ; la magnifique propriété de Belcamp-Hall est abandonnée, vendue, occupée déjà à l'heure actuelle par un membre irlandais catholique de la Chambre des Communes. Il n'en reste plus pour nous que deux choses : la description insérée dans nos Annales avec les rapports du R. P. TATIN, supérieur, puis un souvenir ineffaçable dans le cœur de tous ceux qui ont goûté les charmes de ce délicieux séjour.

Au temps même de la prospérité de Belcamp, alors